

2020

ADOLF HITLER
JOSEPH GOEBBELS



ALFRED ROSENBERG
JULIUS STREICHER

Adolf Hitler, Alfred Rosenberg,
Joseph Goebbels, Julius Streicher

GUERRE *aux* JUIFS



2020

PREMIÈRE ÉDITION

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE PROPAGANDE

10, RUE D'ARGENTEUIL, 10

PARIS (I^{er})

IMPRIMERIE SPÉCIALE

DU CENTRE DE DOCUMENTATION

1938

Copyright by S&B 2020

ÉDITION ORIGINALE NON CENSURÉE

Exegi monumentum ære perennius

Un Serviteur Inutile, parmi les autres

Scan, ORC, mise en page, illustrations

26 Octobre 2020

BAGLIS

Pour la Librairie Excommuniée Numérique des CUrieux de Lire les USuels

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS	8
I	
LA MAIN MISE DU JUIF SUR L'ALLEMAGNE	13
II	
LES CONSÉQUENCES DE L'ENVAHISSEMENT JUIF	
LA DÉFAITE DE 1918	27
III	
LE MARXISME, TRIOMPHE DU JUIF	35
IV	
LA JUIVERIE ÉTRANGÈRE CONTRE L'ALLEMAGNE	57
V	
LE RACISME CONSÉQUENCE DES ABUS JUIFS	91

AVANT-PROPOS

« Ce qui me donna le plus à réfléchir, ce fut le genre d'activité des Juifs dans certains domaines dont j'arrivai peu à peu à percer le mystère.

« Car, était-il une saleté quelconque, une infamie sous quelque forme que ce fût, surtout dans la vie sociale, à laquelle un Juif au moins n'avait pas participé ?

« Sitôt qu'on portait le scalpel dans un abcès de cette sorte, on découvrait comme un ver dans un corps en putréfaction un petit youtre tout ébloui par cette lumière subite. »

C'est en ces termes qui ne laissent place à aucune ambiguïté qu'Adolf Hitler, au début de Mein Kampf, parle de ses premiers contacts avec les Israélites.

Et Alfred Rosenberg, le grand théoricien du III^e Reich, résume à son tour le Judaïsme en ces quelques lignes :

« En étudiant l'histoire et la littérature des Juifs, on y trouve presque uniquement une activité acharnée, sans bornes, un rassemblement tout à fait unilatéral de toutes leurs forces en vue de la propriété matérielle. De cette tournure d'esprit — presque amoral, peut-on dire — résulte aussi un code de morale qui ne connaît qu'un article : l'avantage du Juif. Ainsi admet-on, approuve-t-on même la fourberie, le vol, le meurtre. De là découle l'autorisation religieuse et morale du parjure, la religion talmudique du « Mensonge légal. » Tous les penchants naturellement égoïstes sont renforcés par cette « moralité »

tolérante. Alors que, chez presque tous les peuples du monde, les idées morales et religieuses barrent la route à l'arbitraire purement instinctif et à la licence effrénée, chez les Juifs c'est l'inverse !

« Aussi depuis 2500 ans nous assistons éternellement à la même histoire : avide des biens de ce monde, le Juif s'en va de ville en ville, de pays en pays, et séjourne là où il trouve le moins de résistance à son activité de parasite des « Affaires. » On le chasse, il revient ; on en massacre une génération, la suivante recommence imperturbablement le même jeu. Moitié fourbe et moitié démon, à la fois ridicule et tragique, méprisé de tout ce qui est noble — et s'estimant néanmoins ; innocent, parce qu'incapable de comprendre autre chose que soi-même — le Juif-Errant fils du principe du Mal traverse l'histoire du monde. Changeant sans cesse de nom et cependant toujours identique, protestant toujours de sa sincérité et mentant sans cesse croyant toujours à sa « mission » et pourtant condamné par son absolue stérilité au métier de parasite, tel est le Juif éternel. »

Voici, n'est-ce pas, une position nette et des gens proprement accommodés ; et ce n'est pas sans une certaine surprise et une indéniable incompréhension que tous les peuples du monde ont accueilli ces déclarations qui ne laissent point place à la moindre équivoque.

« Guerre aux Juifs et Persécution religieuse — Vague d'antisémitisme en Allemagne. »

C'est ainsi que l'Europe et l'Amérique ont jugé l'action du Führer et de ses collaborateurs, cherchant vainement une explication à cette offensive de grand style contre les Israélites. Les causes de cette action sont cependant de la plus extrême simplicité, et les dirigeants du III^e Reich n'ont jamais caché les raisons et les mobiles de leurs actes.

La « Guerre aux Juifs » en Allemagne est tout au contraire une guerre purement défensive, un acte d'autodéfense contre l'emprise morale et matérielle du judaïsme dont l'Allemagne a manqué mourir.

Autodéfense à l'intérieur, où l'infiltration juive avait abouti à une main-mise totale sur les moyens d'expression de la pensée — livre, journal, théâtre, cinéma — où le Juif, maître tout puissant de la Bourse et de la grosse industrie, était devenu ipso-facto le maître du travailleur allemand, du pain allemand, de la volonté productrice allemande, le tyran brutal de l'esprit et du corps allemand.

Autodéfense à l'extérieur, où le Juif seul soulève contre l'Allemagne les « Démocraties » qui se mordront un jour les doigts de l'avoir accueilli. Sans le Juif, le péril Russe ne menacerait pas jour et nuit l'Allemagne de son rougeoiement de sang ; sans le Juif, la France n'eût jamais connu la honte et la folie du pacte soviétique ; sans le Juif l'Angleterre et la France auraient depuis longtemps renoué avec l'Allemagne les relations qui doivent automatiquement exister entre ces trois grands peuples.

Contre le Juif du dehors comme du dedans, l'Allemagne, État souverain, prend telles mesures qu'il lui plaît et n'a à en rendre compte à personne. Libre aux sentimentaux de la Société des Nations — ce Conservatoire de l'Idéal Judéo-Maçonnique, — de s'indigner vertueusement en toute hypocrisie. Les chefs de l'Allemagne, après avoir extirpé le Juif de leur sol, s'accouderont eux aussi à leurs fenêtres pour voir un peu ce qui se passe au dehors, et le spectacle sera réjouissant... et peut-être avant peu. Déjà la France sent qu'elle a des poux, et cette nation étourdie étouffe mal, sous une indignation de commande — plus gouvernementale que populaire — contre la « croisade hitlérienne anti-juive », sa démangeaison chaque jour grandissante et sa croissante envie de se gratter...

Aujourd'hui, nous ne saurions mieux faire que de passer la plume aux Chefs Allemands, qui vont nous expliquer comment et pourquoi ils ont été amenés à faire campagne contre l'envahissement et l'encerclement Judaïques.

I

LA MAINMISE DU JUIF SUR L'ALLEMAGNE

Au dernier recensement de 1933, les Juifs d'Allemagne étaient au nombre de 499.000 dont 160.500 concentrés à Berlin. Cela constitue 0,77 de la population totale.

Il semble étrange qu'un si petit groupe ethnique, une si infime minorité aient pu inquiéter un puissant État au point de l'amener à prendre les mesures draconiennes récemment adoptées en Allemagne. À cela Hitler nous répond que, tout justement, c'est le paradoxal écart entre le petit nombre des Juifs et la place démesurée qu'ils ont voulu tenir dans la nation qui est à la base de la réaction allemande. Une infiltration sourde, une progression rampante ont amené ces quelques milliers de Juifs, au lendemain de la guerre de 1914, à commander en maîtres d'un bout à l'autre du territoire allemand.

Par eux, et par eux seuls fut accomplie la ruine morale et matérielle de l'Allemagne, et c'est à eux seuls qu'ils doivent s'en prendre si l'Allemagne nouvelle, consciente du péril passé et soucieuse de son avenir, s'efforce de les éliminer.

« Les Juifs, dit en résumé Hitler dans *Mein Kampf*, sont arrivés en Germanie à la suite des Romains et, comme toujours, à titre de marchands. Sitôt que naissent les premières agglomérations fixes, il est là, non point comme producteur, mais comme intermédiaire.

« Toutefois, dans la cité antique, le Juif garde sa position de commerçant étranger et ne cherche pas à se fondre parmi la masse germanique. Les trafiquants juifs vivent et se marient entre Juifs, ils constituent un groupe distinct exotique, un peu comme ces modernes marchands majorquins de bananes, d'oranges et de primeurs que l'on rencontre un peu partout en France et que le langage populaire groupe sous le nom d'« Espagnols. »

Cependant cet état ne se prolonge pas. Le Juif commence à prêter de l'argent, et naturellement à des taux usuraires. C'est en fait lui qui a introduit en Allemagne le prêt à intérêts. Il considère le commerce et les affaires d'argent comme lui appartenant en propre, et c'est une chasse réservée qu'il exploite sans pitié.

« Comme il ne cultive jamais le sol lui-même, mais ne le considère que comme un objet de rapport sur lequel le paysan peut être toléré, mais à condition de subir les exactions les plus éhontées de la part de son nouveau maître, l'antipathie qu'il excite augmente jusqu'à devenir une haine ouverte. Aux époques de grande misère, la fureur des exploités finit par éclater contre lui, les masses pillées et ruinées se font justice elles-mêmes pour se défendre contre ce fléau de Dieu ; elles ont appris au cours des siècles à le connaître, et considèrent sa simple existence comme un danger aussi redoutable que la peste. »

Pour se mettre à l'abri de la fureur populaire, le Juif n'a qu'une ressource : se rendre utile, puis indispensable aux chefs féodaux, aux « gouvernants » d'alors qui le protégeront contre la foule. Bientôt chaque seigneur ; chaque château a son juif, prêteur commode auquel il est tout simple d'avoir

recours pour bâtir, doter ses enfants ou faire les guerres. En retour, le Juif mendie privilèges, lettres de franchise ou ferme des impôts que les seigneurs toujours gênés dans leurs finances lui accordent d'autant plus volontiers qu'il offre immédiatement de l'argent comptant.

Lorsque la féodalité fait place en Allemagne aux multiples principautés de la Confédération Germanique, le « Juif du château » devient le « Juif de la Cour. » Les princes allemands se sont pris dans le filet juif :

« C'est lui-même qui les plonge dans leurs éternels besoins d'argent, en les détournant de leur vraie tâche, en les étourdissant par les plus basses et les pires flatteries, en les poussant à la débauche et en devenant par là de plus en plus indispensable. Son habileté ou pour mieux dire son absence de scrupule dans les affaires d'argent sait toujours trouver de nouvelles ressources en pressurant les sujets, et même en les écorchant. »

Endetté à fond vis-à-vis de son Juif, le petit Prince est trop heureux de voir de temps en temps passer l'éponge sur son passif en échange d'un titre de comte ou de baron, sans s'apercevoir qu'il dégrade, ridiculise et contamine la vieille noblesse d'épée.

« Le Juif n'a plus alors qu'à se faire baptiser pour entrer lui-même en possession de tous les avantages dont jouissent les enfants du pays, et très souvent il conclut l'affaire, à la plus grande joie de l'Église fière d'avoir gagné un nouveau fils, à la plus grande joie d'Israël heureux de voir une filouterie aussi réussie. »

Mais, baptisé ou non, le Juif va au XIX^e siècle mener la lutte pour être reconnu Allemand, avec tous les droits et capacités que comporte ce titre.

« Alors prend naissance une des plus infâmes tromperies qui se puisse imaginer. Comme il ne possède de ce qui fait l'Allemand que l'art d'écorcher sa langue — et d'une

épouvantable façon —mais que pour le reste il ne s'est jamais fondu dans la population allemande, tout ce qu'il a d'allemand est la langue qu'il parle. Or ce qui fait la race, ce n'est pas la langue, c'est le sang et le Juif le sait mieux que personne, puisqu'il attache peu d'importance à la conservation de sa langue et par contre en attache une très grande à ce que son sang juif reste pur.

« Son caractère ethnique restera toujours le même, qu'il ait, il y a deux mille ans, parlé latin à Ostie en faisant le commerce des grains ou que de nos jours, spéculant sur les farines, il parle l'Allemand des youpins : c'est toujours le même Juif. »

Sentant faiblir la puissance des petits États allemands et assistant à l'éclosion des idées libérales, le Juif n'est pas long à comprendre que c'est dorénavant de ce côté-là qu'il y aura à glaner, et par une nouvelle métamorphose le voici l'ami du peuple !

« Bien entendu, constate Hitler, il se tient comme par le passé dans l'entourage des puissants de ce monde, il cherche même avec encore plus d'ardeur à se glisser dans leur société ; mais en même temps d'autres représentants de sa race font les bons apôtres auprès du bon peuple. Si l'on se rappelle de combien de péchés le Juif s'est, au cours des siècles, rendu coupable à l'égard de la masse, comment il a toujours impitoyablement exploité et pressuré le peuple, on comprendra combien ce fut un pénible travail que de se présenter comme « amis des hommes » aux victimes qu'ils avaient écorchées.

« Pour y réussir, le Juif se transforme en « *Bienfaiteur de l'Humanité*. » Avec la modestie qui lui est innée, il trompette ses mérites dans le monde entier avec tant de persévérance que celui-ci commence vraiment à y croire. Qui reste incrédule passe pour très injuste à son égard. Bientôt il donne aux choses une tournure telle qu'il semble que ce soit à lui qu'on ait fait toujours tort, quand c'est le contraire qui est la vérité, et les gens particulièrement sots

lui font confiance et ne peuvent s'empêcher de plaindre le « pauvre malheureux » !

D'ailleurs, il faut noter que, bien que se sacrifiant avec joie, le Juif n'en devient pas plus pauvre pour ça. Il s'entend à faire les parts, ses bienfaits sont même parfois comme un fumier qu'on répand sur un champ non par amour pour celui-ci, mais en se proposant d'en tirer un profit personnel. Mais en tout cas, le Monde sait en un temps relativement court que le Juif est un « *Bienfaiteur de l'Humanité.* » Quelle étrange transformation ! »

Et pour finir de s'implanter dans la Société allemande, le Juif va enfin pouvoir revendiquer la première place dans toutes les formes de l'activité nationale.

« Le Juif devient tout d'un coup libéral, et commence à manifester son enthousiasme pour les progrès que doit faire le genre humain. Peu à peu il devient — en paroles — le champion des temps nouveaux.

« Par le détour des sociétés par actions, il s'introduit dans le circuit de la production nationale, il en fait l'objet d'un commerce de brocanteur pour lequel tout est vénal ou, pour mieux dire, « négociable. » Il dépouille ainsi les industries des bases sur lesquelles pourraient s'édifier une propriété personnelle. C'est alors que naît entre employeurs et employés cet état d'esprit qui les rend étrangers les uns aux autres, et qui conduit plus tard à la division de la Société en « classes. » Enfin l'influence que le Juif exerce sur la Bourse grandit de façon effrayante, et il possède ou du moins contrôle toutes les forces de travail de la nation. »

À cette façon de « diriger » l'épargne, la bourgeoisie et le commerce petit et grand, le Juif en joint vite une autre : la franc-maçonnerie.

« Le Juif combat avec toute la ténacité qui lui est propre en faveur de la tolérance religieuse, et il a dans la franc-maçonnerie qui est complètement tombée entre

ses mains un excellent instrument pour mener une lutte qui lui permette de parvenir astucieusement à ses fins. Les classes dirigeantes et les hautes sphères politiques et économiques de la bourgeoisie, prises dans le réseau maçonnique, deviennent sa proie sans qu'elles puissent s'en douter. »

Mais tout cela touche peu la foule, le paysan, l'ouvrier d'usine, et c'est par le journal que le Juif agira d'un bout à l'autre du monde allemand.

« A la Franc-Maçonnerie s'ajoute la Presse, comme seconde arme au service de la Juiverie. Le Juif met toute sa ténacité et toute son habileté à s'emparer d'elle, par son intermédiaire il prend dans ses serres et ses filets toute la vie publique, il la dirige, la pousse devant lui car il se trouve maintenant à même de créer et de conduire cette force que, sous le nom d'« Opinion publique » on connaît mieux aujourd'hui qu'on ne le faisait il y a quelques dizaines d'années.

« En même temps, il se donne l'air d'être personnellement altéré de savoir, fait l'éloge de tous les progrès et particulièrement de ceux qui causent la ruine des autres, car il ne juge un progrès et une évolution que du point de vue des avantages qu'ils peuvent apporter de son peuple. Sinon, il est l'ennemi acharné de toute lumière, il hait toute vraie civilisation : toute la science qu'il acquiert à l'école des autres doit servir au profit de sa race. Tout en paraissant déborder de « lumière », de « progrès », de « liberté », d'« humanité », il a soin de maintenir l'étroit particularisme de sa race.

« Il lui arrive bien d'accrocher ses femmes à des chrétiens influents, mais il a pour principe de maintenir toujours pure sa descendance mâle. Il empoisonne le sang des autres, mais préserve le sien de toute altération. Le Juif n'épouse presque jamais une chrétienne, tandis que le chrétien épouse une juive, mais chez les produits de ce métissage, c'est l'élément juif qui l'emporte. Particulièrement, une partie de la haute

noblesse est complètement dégénérée, le Juif le sait fort bien et pratique systématiquement ce « désarmement » de la classe des guides spirituels ennemis de sa race.

« Pour dissimuler ses menées et endormir ses victimes, il ne cesse de parler de l'égalité de tous les hommes sans considération de race ou de couleur, et les imbéciles commencent à se laisser persuader par lui. Son but dernier, dans ce stade de son évolution, est la victoire de la « Démocratie » ou plutôt ce qu'il entend par là, savoir : l'hégémonie du parlementarisme. C'est elle qui répond le mieux à ses besoins, car elle supprime les personnalités pour mettre à leur place la majorité des imbéciles, des incapables et surtout des lâches. »

Voilà selon Hitler, la façon dont le Juif a réussi au cours de l'Histoire à s'implanter en Allemagne, et une simple réflexion nous vient : c'est qu'une infinité de Français, même parmi ceux qui n'ont aucune admiration pour le national-socialisme et ses doctrines, seront bien obligés de constater que ce tableau de l'infiltration juive peut se transposer à leur pays sans y changer un mot.

Voici le Juif installé de plein pied dans la vie allemande. Que va-t-il y faire, et quelle sera l'influence de cet élément mal germanisé, de ce 0,77 % qui s'est poussé peu à peu au premier plan ? Les chefs de l'Allemagne moderne, les maîtres du III^e Reich vont nous le dire.

Ce que sont devenus entre les mains des Juifs l'Art Allemand, la Pensée Allemande, les valeurs morales et la dignité du pays, il est facile de le constater.

« La propreté, morale ou autre, de ce peuple, dit *Mein Kampf*, était quelque chose de bien particulier. Qu'ils n'eussent pour l'eau que très peu de goût, c'est ce dont on pouvait se rendre compte en les regardant, et même malheureusement très souvent en fermant les yeux. Il m'arriva plus d'un fois d'avoir des haut-le-cœur en sentant l'odeur de ces porteurs de caftans. »

Et cette première répulsion instinctive s'aggrave encore lorsqu'au lieu de se contenter de contempler le Juif « au repos », Hitler le vit « en action. »

« Il est et demeure le parasite-type, l'écornifleur qui, tel un bacille nuisible, s'étend toujours plus loin dès qu'un sol favorable l'y invite. Là où il se fixe, le peuple qui l'accueille s'éteint au bout de plus ou moins longtemps.

« Les faits à la charge de la Juiverie s'accumulèrent à mes yeux quand j'observai son activité dans la Presse, en art, en littérature, au théâtre. Les propos pleins d'onction et les paroles solennelles ne servirent plus alors à grand'chose, ils n'eurent plus même aucun effet. Il suffisait de regarder une colonne de spectacles, d'étudier les noms des auteurs de ces épouvantables fabrications du cinéma et du théâtre, en faveur desquelles les affiches faisaient de la réclame, et l'on se sentait devenir pour longtemps l'adversaire impitoyable des Juifs. Naturellement, plus le niveau moral et intellectuel des fabricants de ces œuvres artistiques est bas, plus inépuisable est leur fécondité, jusqu'à ce qu'un de ces gaillards arrive à lancer, comme le ferait une seringue, ses ordures à la face de l'humanité.

« J'entrepris alors d'examiner soigneusement les noms de tous les fabricants de productions malpropres que révélait la vie artistique. Le fait est que les neuf dixièmes de toutes les ordures littéraires, du « chiqué » dans les arts, des stupidités théâtrales devaient être portées au débit de ce peuple qui ne représentait pas le centième de la population du pays.

« À ce point de vue, la rue me donna des leçons de choses qui me furent souvent pénibles. Le rôle que jouent les Juifs dans la prostitution et surtout dans la traite des blanches pouvait être étudié à Vienne plus aisément que dans toute autre ville de l'Europe occidentale, à part peut-être les ports du Sud de la France. Quand on parcourait le soir les rues et les ruelles de la Léopoldstadt, on était à chaque pas, qu'on le voulût ou non, témoin de scènes qui restèrent ignorées

de la majorité du peuple allemand jusqu'à ce que la guerre eût forcé les soldats combattant sur le front oriental à en voir de pareilles.

« La première fois que je constatai que c'était le Juif, impassible et sans vergogne, qui dirigeait de la sorte avec une expérience consommée cette exploitation du vice dans la lie de la grande ville, un léger frisson me courut dans le dos. Puis la fureur s'empara de moi. »

Ce dégoût que ressentait le jeune Hitler aux heures de l'avant-guerre, cette révélation d'une turpitude acceptée — pourvu que ça paie ! — où se complaît le Juif qui prétend régénérer le monde, toute l'Allemagne allait les éprouver elle aussi en se heurtant au peuple que Schopenhauer a baptisé :

« Le Maître du Mensonge »

« Le mensonge, dit Alfred Rosenberg dans son immense étude : *« Le mythe du XX^e siècle »*, le mensonge volontaire, organique, est la mort de l'homme nordique, mais il représente l'élément vital du Judaïsme. Sans paradoxe, le mensonge, continuel est la vérité organique de la race Juive. Le fait que la véritable substance du sentiment de l'honneur lui est inconnue entraîne la tromperie comme loi de sa religion ; elle est même souvent ordonnée, comme cela est exposé de façon vraiment monumentale dans le *Talmud* et dans *Schulchan-Aruch*. « Grands maîtres du Mensonge », tels les appelait Schopenhauer dans sa brutale passion de vérité. « Nation de trafiquants et de trompeurs » disait Kant. « C'est parce qu'il est tel que le Juif ne peut arriver à dominer dans un pays qui est soutenu par un vif sentiment de l'honneur. »

L'Allemagne d'avant Hitler ignorait encore cette vérité, et le triomphe du Judaïsme y fut aussi total qu'il était possible de le rêver.

« Pour écraser, dit Rosenberg, ce qui osait encore lutter, les princes de la finance formèrent un cartel avec les directeurs

de théâtres et les journalistes Juifs. Ceux-ci louaient chaudement tout ce qui était grossier, insolent, maniéré, impuissant, rabougri, mais combattaient encore plus sciemment et plus résolument toute véritable rénovation du monde. Ils le savaient : Le Grand écrase l'Infime, une valeur nouvelle, dès qu'elle paraît, casse les reins à ce qui est sans valeur. Nous sommes plus que jamais aujourd'hui engagés dans cette lutte capitale, nous ne pouvons plus comme Raabe ou Keller nous isoler, oubliés du monde, loin de la vie en marche, et nous ne le voulons plus.

« Nous savons pourtant fort bien que toute internationale, à la tête d'une armée d'intellectuels juifs ou croisés de juifs, sera hostile jusqu'à la mort à la révélation de l'âme de notre race qui s'éveille. Les Barbusse, Sinclair, Unamuno, Ibanez, Maurois, Shaw et leurs éditeurs collaborent étroitement avec les éditeurs de Mann, de Kaiser, de Fulda, et toute la clique de leurs journaux. Ils s'entraident pour les éloges, les traductions, les représentations, ils publient des interviews les uns des autres, toute la presse mondiale proclame trois mois d'avance cet événement considérable : Thomas Mann écrit un roman ! Chacun d'eux annonce par la bouche d'un compère au monde émerveillé ce qu'il daigne penser, comment il travaille, si c'est dans son cabinet ou dans son jardin, le matin ou le soir.

« Cette petite bourgeoisie écrivaillante d'aujourd'hui, en dépit de tous les valets de la réclame juive, se décompose sur pied. Elle fait encore entendre quelques bégaiements sur l'humanité, la paix entre les peuples, la justice, et n'a pourtant pas à donner une goutte de sang véritablement humain. Ces gens-là ont fait la paix avec les puissances qui avaient fait de la guerre mondiale leur affaire et ils écrivent dans les journaux qui raillent chaque jour le droit de l'Allemagne à exprimer son âme selon ses vues personnelles.

« Telle est l'essence de l'intellectualité d'aujourd'hui, tels sont le drame moderne, le livre moderne, la musique moderne. Une odeur de cadavre s'exhale de Paris, de Londres, de

New-York : le « *foetor Judaïcus* » se mêle au relent de tous les peuples. Les bâtards sont les héros du jour, les revues de filles publiques et de danseuses nues montées par des régisseurs nègres ont été, en Allemagne, la forme d'art de la démocratie de Novembre. Nous étions arrivés à l'apogée d'une lèpre spirituelle. »

Abaissement de toutes les aspirations nobles de la pensée allemande au niveau de son bas matérialisme, tel est également pour Hitler le but du Juif lorsqu'il met la main sur les moyens d'expression de la pensée.

« Le peuple Juif, ne possède pas, malgré toutes les facultés intellectuelles dont il est doué en apparence, une vraie civilisation, notamment une civilisation qui lui soit propre. Ce que le Juif possède aujourd'hui de civilisation apparente, n'est que le bien des autres peuples qui s'est en majeure partie gâté entre ses mains.

« Pour apprécier quelle est la position du peuple Juif à l'égard de la civilisation humaine, il ne faut pas perdre de vue un fait essentiel : il n'y a jamais eu d'art Juif, et par suite il n'y en a pas aujourd'hui. Les deux reines de l'Art, la musique et l'architecture, ne doivent rien d'original aux Juifs qui ne possède pas les facultés qui distinguent les races créatrices, races douées par suite du privilège de fonder des civilisations.

« Ce qui prouve à quel point le Juif ne s'assimile les civilisations étrangères que comme copiste, en déformant d'ailleurs ses modèles, c'est qu'il cultive surtout l'art qui exige le moins d'invention propre, c'est-à-dire l'art dramatique. Même là il n'est qu'un bateleur, ou mieux un « singe » imitateur, même là il lui manque l'élan qui porte vers la véritable grandeur, même là il n'est pas créateur de génie, mais imitateur superficiel, sans que les artifices ou les trucs qu'il emploie arrivent à dissimuler le néant de ses dons de créateur. La presse juive vient à son secours avec la plus grande complaisance, en entonnant les louanges du

bousilleur le plus médiocre à condition qu'il soit juif, de sorte que le reste du monde finit par se croire en présence d'un artiste tandis qu'il ne s'agit en réalité que d'un misérable histrion.

« Non, le Juif ne possède pas la moindre capacité à créer une civilisation, puisque l'idéalisme sans lequel toute évolution élevant l'homme se révèle impossible lui est et lui fut toujours inconnu. Tout progrès de l'humanité s'accomplit non par lui, mais malgré lui. »

Cette notion du Juif attaché à la matière, et couvrant les buts commerciaux de sa race sous l'apparence d'une foi, d'une religiosité, d'une aspiration vers le bien qu'il ne possède pas en réalité est commune à Hitler et à Rosenberg.

« Le fond proprement religieux, dit ce dernier, manque jusqu'à la moindre parcelle à la race des Sémites et à leurs demi-frères bâtards les Juifs.

« Dans l'« *Ancien Testament* » nous ne trouvons pas la croyance à l'immortalité : la création d'un Paradis sur la terre, tel est le but des Juifs. À cet effet, comme il est dit dans les « *Livres Saints* » postérieurs, les Justes — c'est-à-dire les Juifs — ramperont vers la Terre Promise, hors de leurs tombeaux situés dans tous les pays, par des galeries creusées spécialement pour eux par des forces inconnues ! Le *Targum* ; le *Midrashim*, le *Talmud* peignent avec la satisfaction la plus totale cette merveilleuse attente du Paradis. Le Peuple Élu régnera sur un monde renouvelé, tous les autres peuples sont ses esclaves, ils meurent et renaissent pour retourner encore en Enfer. Les Juifs, eux, ne s'en iront pas et mèneront sur la terre une vie bienheureuse.

« Jérusalem est magnifiquement reconstruite, les confins du Sabbat sont garnis de perles et de pierreries. A-t-on des dettes à payer, on enlève une partie de la clôture et l'on est libéré de toute obligation. Les fruits mûrissent tous les mois, les grappes de raisin sont grosses comme une chambre, les blés poussent tout seuls et lorsque le vent fait onduler les

épis les Juifs n'ont qu'à ramasser la farine à la pelle. Huit cents sortes de roses fleurissent dans les jardins, des rivières de lait, de parfum, de miel et de vin arrosent la Palestine. Chaque Juif possède une tente au-dessus de laquelle croît une vigne d'or, à laquelle pendent trente perles, et sous chaque cep est une table couverte de pierres précieuses. Dans le Paradis s'épanouissent huit cents sortes de fleurs et au milieu se dresse l'Arbre de la vie, qui a cinq cent mille sortes de parfums et de saveurs. Sept nuages flottent au-dessus de l'Arbre, et les Juifs frappent de quatre côtés sur ses branches afin que son odeur délicieuse, flotte d'un bout du monde à l'autre, etc., etc. »

Et ce sont ces pauvretés, ces inventions malades d'avares en goguette qui ne rêvent que trésors, argent, perles, fainéantises et jouissances matérielles que le Juif voudrait faire accepter au monde comme la source, l'inspiration, le point de départ de toute spiritualité ? Et Rosenberg de hausser les épaules :

« Le Pays de Cocagne s'est spiritualisé et a célébré sa résurrection dans le Marxisme Juif et dans sa superbe « *Société future*. » C'est dans cette disposition de l'âme que se manifeste jusqu'à nos jours la cupidité du peuple juif et en même temps son manque presque total de véritable force créatrice, spirituelle et artistique. Le sens religieux fondamental fait défaut, la croyance extérieure à l'immortalité n'est qu'une assimilation superficielle de conceptions étrangères et n'a jamais été une force instinctive innée.

« Aussi l'art Juif ne sera-t-il jamais de style personnel ni non plus vraiment objectif, il ne trahira jamais qu'une certaine habileté technique et une facture subjective, aboutissant à un effet extérieur, enclos le plus souvent dans une enveloppe grossièrement sensuelle quand il ne repose pas totalement sur l'immoralité. Nous avons dans l'art Juif l'exemple d'un groupe humain ancien — on ne peut pas dire un peuple — ayant participé à un grand nombre de civilisations mais sans

pouvoir s'arracher à l'instinct : aussi l'art Juif est-il presque le seul qui s'adresse à celui-ci. Qu'on passe en revue les artistes Juifs, à commencer par l'œuvre des Psalmistes, tantôt frémissant de terreur, tantôt « se livrant à des transports d'angoisse », tantôt écumant de la soif de vengeance — Psaumes qui souvent ne sonnent si bien que grâce à l'adaptation poétique de Luther. Prenez ensuite le gémissant Jérémie, Salomon le lascif et tous les autres jusqu'au vil Henry Heine. Qu'on prenne garde à Kelermann divinisant Mammon et à Schnitz le chercheur d'« effets sensuels. » Et Félix Mendelsohn qui travailla si dur et pendant tant d'années pour arriver de Zelter à Bach, pour lequel la Juiverie faisait alors de la réclame ! Et Mahler, qui était parti pour s'élever sur les hauteurs et qui pourtant finit par être obligé lui aussi de « faire le Juif » ! Et l'énorme théâtre-cirque si surfait, de Reinhardt-Goldmann, et les enfants-prodiges Juifs, au violon, sur les planches... adaptation, technique, effet, maniérisme, quantité, virtuosité, tout ce que l'on voudra, sauf le génie, la force créatrice. »

L'Allemagne, orientée vers la tradition nordique du « *Held* » — le Preux, le Héros — nourrie des contes et des légendes du Nord qui exaltent le dévouement héroïque, l'exaltation de la personnalité, la fierté de soi-même et la fierté de son œuvre, est entrée en conflit avec le matérialisme rampant et jouisseur du Juif, et il ne pouvait en être autrement. Les Juifs ont gagné la première manche en accaparant la pensée allemande, en répandant en maîtres leurs doctrines sociales qui aboutirent à l'effondrement de 1918, en livrant l'Allemagne aux folies Marxistes, communistes, socialistes de la République à directives Juives née de la Révolution de Novembre.

Aujourd'hui la chance a tourné, et les Juifs crient au secours, ils ne récoltent pourtant que ce qu'ils ont semé.

Contre la propagande

ÉDITION ORIGINALE

NON CENSURÉE

—◀▶—

Alfred Rosenberg est né le 12 janvier 1893 à Reval ; ainsi, originaire des pays baltes, il a vécu toutes les épreuves des Allemands de l'étranger et ... la révolution russe. Pour aider à prévenir l'Allemagne du communisme, il s'y rend à la fin de 1918. À Munich, Dietrich Eckhart lui fait découvrir Adolf Hitler, qu'il rejoint en 1919.

En 1921, il prend en main le *Völkischer Beobachter*. À Cobourg en 1922, à la Feldernhalle en 1923, il marche aux côtés du Führer. En 1930, le besoin d'un organe officiel du N.S.D.A.P. se fait de plus en plus pressant ; il édite alors le cahier mensuel du National- Socialisme.



—◀▶—

Pénétrer au cœur d'un auteur est souvent faire preuve de témérité. C'est vouloir déflorer une part de mystère, tout en aspirant à rendre le plus fidèlement une pensée riche et fondamentale. Aborder un mythe est davantage qu'un voyage initiatique. Le mythe n'a pas de réalité, il n'existe que si on lui prête vie. Le poète n'a-t-il pas dit qu'un pays qui n'aurait pas de légendes serait condamné à mourir de froid, celui qui n'aurait plus de mythes serait déjà mort. Le mythe ne renaît pas. Il meurt avec son dernier représentant. L'ouvrage d'Alfred Rosenberg est un mythe à plus d'un titre : mythe de l'Europe de la volonté de puissance, mythe de la tradition aryenne, mythe du titre, mythe de la traduction. Si *Le Mythe du XX^e siècle* est une somme, il devait incarner le principe fondamental de l'idée de peuple naissante, la rencontre de l'élite et des forces actives, réconciliation des trois fonctions dans une même vision du monde.

Publication 21 octobre 2018

Format 152 x 229 x 32mm, 564 pages, 816 g

ISBN-13 : 9781648580154

Lisez aussi

ÉDITION ORIGINALE

NON CENSURÉE

— *LA FOUDRE ET LE SOLEIL* —
Nouvelle traduction

- Perfection intemporelle
et évolution cyclique —
- La Foudre (Genghis Khan) —
- Le Soleil (Akhenaton) —
- À la fois Soleil et Foudre
(Adolf Hitler) —
- Épilogue (Kalki, le Vengeur) —



Ce livre, — commencé en Écosse au printemps 1948 et écrit, de temps à autre, en Allemagne entre cette date et 1956, — est le résultat de méditations de toute une vie sur l'Histoire et les religions, ainsi que de l'expression d'aspirations et d'une échelle de valeurs morales qui était déjà la mienne avant la Première Guerre Mondiale. Il pourrait être décrit comme une réponse personnelle aux événements de 1945 et des années suivantes. Et je sais que beaucoup de gens ne l'aimeront pas. Mais je ne l'ai pas écrit dans un but autre que celui de présenter une conception de l'Histoire — ancienne et moderne — inattaquable du point de vue de la Vérité éternelle.

Je me suis donc efforcée d'étudier à la fois les hommes et les faits à la lumière de cette idée de la succession des Âges, de la Perfection intacte au chaos inévitable, qui ne se rapporte pas seulement à "l'Hindouisme", mais à toutes les formes de la Tradition Unique, universelle, — les Hindous étant (peut-être) cependant ceux qui ont conservé un peu plus de cette Tradition que les gens moins conservateurs.

Publication 19 septembre 2020

Format 152 x 229 x 24mm, 476 pages, 755 g

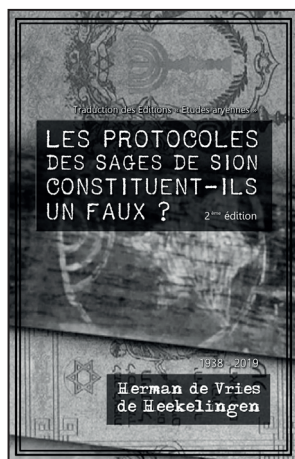
ISBN-13 : 9781648586682

Pour compléter ses connaissances

ÉDITION ORIGINALE

NON CENSURÉE

Dr. Herman de Vries de Heekelingen
un érudit et un auteur néerlandais
qui a vécu la deuxième moitié de
sa vie en Suisse. Il a été professeur
de paléographie à l'université de
Nimègue et a dirigé la bibliothèque
de 1923-1927.



Dès sa naissance, le christianisme a trouvé devant lui la force des ténèbres. Dans le cours des âges, on rencontre partout cette force organisée de l'Anti-Église. On la voit à l'œuvre lorsqu'elle pousse les païens de l'empire romain à tuer les chrétiens ; on la voit faire des efforts désespérés pour détruire le christianisme par lui-même en suscitant le gnosticisme, l'arianisme, le manichéisme et tant d'autres sectes. Même pendant le moyen âge, alors que la vie politique et sociale était profondément chrétienne, on la voit manœuvrer. Pour démontrer que les Protocoles sont l'œuvre d'un falsificateur, il cite entre autres le passage suivant : *« D'ici là des chemins de fer métropolitains et des passages souterrains seront construits dans toutes les villes. De ces lieux souterrains, nous ferons sauter toutes les cités du monde, avec leurs institutions et leurs documents »*. Croyez-vous sérieusement, je vous le demande, qu'un falsificateur cultivé, habitant Paris, aurait écrit une telle énormité ? Non. Cela sent le rabbin qui n'a jamais vu autre chose que son ghetto de Pologne, de Russie ou de Galicie. Il a entendu parler des trains fabuleux qui roulent sous terre, son imagination a travaillé là-dessus, et il s'est imaginé qu'on pourrait faire sauter les villes en se servant de ces boyaux souterrains.

Publication 28 février 2019
Format 5.5" x 8.5", 34 pages.

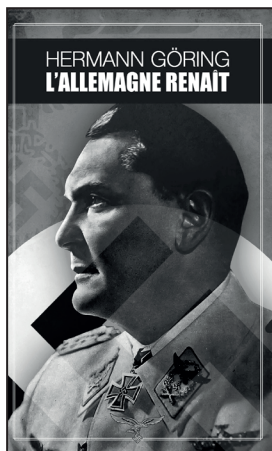
ÉDITION ORIGINALE

NON CENSURÉE

Hermann Wilhelm Göring

(12 janvier 1893 - 15 octobre 1946)

Était un as de l'aviation, pilote de chasse de la Première Guerre mondiale, un membre dirigeant du NSDAP et un commandant en chef de la Luftwaffe. En 1940, il fut au sommet de sa puissance et de son influence ; en tant que ministre chargé du « plan quadriennal », il était responsable d'une grande partie du fonctionnement de l'économie allemande pendant la période qui a précédé la Seconde Guerre mondiale.



Poursuivant la mission que nous nous sommes imposée de faire connaître à l'opinion française la pensée intégrale des maîtres de l'Allemagne Nouvelle, nous publions aujourd'hui « *L'Allemagne renaît.* » Dans ce livre — la première œuvre du Maréchal Göring traduite en Français — l'auteur a décrit l'effondrement de l'Allemagne, le chaos de la République de Weimar, et les efforts du Chancelier Hitler et des siens pour rétablir le Reich dans sa puissance.

La plupart des études parues en France sur le National Socialisme et le III^e Reich sont entachées d'idées préconçues et de préjugés politiques, aussi nous a-t-il semblé qu'il était de toute nécessité de remonter aux sources racines. Pour juger — et même le cas échéant, pour condamner — n'est-il pas indispensable de connaître les documents de première main ? L'œuvre du Maréchal Göring, ainsi que celles que nous publierons par la suite des dirigeants de l'Allemagne moderne, est un exposé officiel du point de vue hitlérien.

Publication 23 octobre 2020

Format 152 x 229 x 24mm, 102 pages.

ISBN-13 : 9781648587818

Apprendre la vérité

ÉDITION ORIGINALE

NON CENSURÉE

À la Vieille Garde berlinoise du Parti.

Ouvrage destiné à expliquer l'histoire du N.S.D.A.P. berlinois entre le 9 novembre 1926, au moment où Goebbels, chef du parti dans la Ruhr, arrive à Berlin pour reprendre en main le parti, et le 29 octobre 1927, date qui marque la levée de l'interdiction du parti nazi prononcée plusieurs semaines auparavant.



Dans l'histoire des mouvements révolutionnaires, la lutte pour la capitale constitue toujours un chapitre particulier. La capitale est une valeur en soi. Elle représente le centre de toutes les forces politiques, économiques et culturelles du pays. À partir de ce centre, son rayonnement atteint la province, et pas une ville, pas un village n'y échappent. Berlin est quelque chose d'unique en Allemagne. Sa population ne se compose pas, comme celle d'une ville quelconque, d'une masse uniforme, repliée sur elle-même, et homogène. Le Berlinoise : c'est le produit d'un substrat berlinois de toujours, complété par des apports de toutes les provinces, régions et groupes sociaux, professionnels et religieux.

Il est vrai que Berlin n'est pas, tel Paris pour la France, un facteur prépondérant et novateur en tout pour l'ensemble de l'Allemagne. Mais on ne peut concevoir ce pays sans Berlin.

Publication 2 décembre 2018

Format 152 x 229 x 24mm, 247 pages, 350 g

ISBN-13 : 9781648580277

Vaincre le mensonge

ÉDITION ORIGINALE

NON CENSURÉE

Le procès relatif à l'authenticité des Protocoles de Sion, ou des Sages de Sion, qui s'est déroulé à Berne de 1933 à 1935, a fourni aux écrivains juifs et amis des Juifs l'occasion tant désirée de pouvoir enfin claironner de par le monde qu'un magistrat de Berne a rendu en toute objectivité un jugement déclarant que les Protocoles sont un faux.



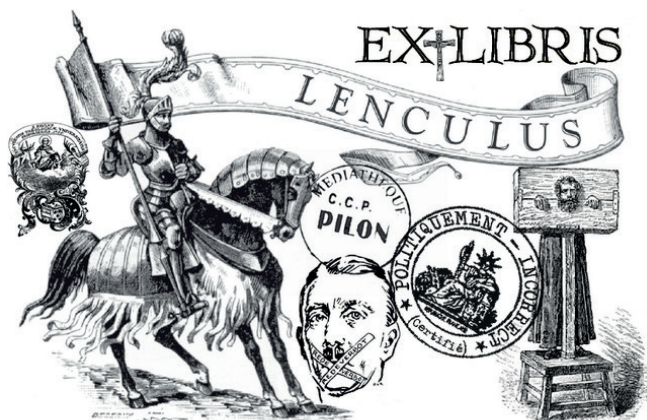
Tous ces écrivains gardent intentionnellement le silence sur le livre du Dr. Stephan Vász, – publié en 1935, peu de temps après le procès – intitulé « *Das Berner Fehlurteil über die Protokolle der Weisen von Zion.* » (« Le mauvais jugement sur les Protocoles des Sages de Sion ». – U. Bodung-Verlag, Erfurt), livre dans lequel l'auteur, s'inspirant des actes du dossier de l'affaire, apporte la preuve écrasante que le procès de Berne ne fut qu'une parodie de justice.

Lorsque, étourdimement, la juiverie machina ce procès, puis le fit tourner à son avantage, elle ne s'imaginait pas que les débats et les investigations entreprises à la suite de ce procès étaleraient au grand jour une documentation si probante qu'il n'est plus possible, aujourd'hui à un homme sensé de soutenir que les Protocoles sont un faux fabriqué par les antijuifs. Pour la clarté de l'exposé qui va suivre, je présume que le lecteur connaît déjà les « *Protocoles des Sages de Sion.* »

Publication 21 mars 2019
Format 5.5" x 8.5", 48 pages.



- ◆ THE-SAVOISIEN.COM
- ◆ PDFARCHIVE.INFO
- ◆ VIVAEUROPA.INFO
- ◆ FREEPDF.INFO
- ◆ ARYANALIBRIS.COM
- ◆ ALDEBARANVIDEO.TV
- ◆ HISTOIREEBOOK.COM
- ◆ BALDEREXLIBRIS.COM



Librairie Excommuniée Numérique CULUS (CUrieux de Lire des Usuels)



GUERRE AUX JUIFS



«Ce qui me donna le plus à réfléchir, ce fut le genre d'activité des Juifs dans certains domaines dont j'arrivai peu à peu à percer le mystère.

«Car, était-il une saleté quelconque, une infamie sous quelque forme que ce fût, surtout dans la vie sociale, à laquelle un Juif au moins n'avait pas participé ?

«Sitôt qu'on portait le scalpel dans un abcès de cette sorte, on découvrait comme un ver dans un corps en putréfaction un petit youtre tout ébloui par cette lumière subite.»

C'est en ces termes qui ne laissent place à aucune ambiguïté qu'Adolf Hitler, au début de *Mein Kampf*, parle de ses premiers contacts avec les Israélites.

Et Alfred Rosenberg, le grand théoricien du IIIe Reich, résume à son tour le Judaïsme en ces quelques lignes :

«En étudiant l'histoire et la littérature des Juifs, on y trouve presque uniquement une activité acharnée, sans bornes, un rassemblement tout à fait unilatéral de toutes leurs forces en vue de la propriété matérielle. De cette tournure d'esprit — presque amoral, peut-on dire — résulte aussi un code de morale qui ne connaît qu'un article : l'avantage du Juif. Ainsi admet-on, approuve-t-on même la fourberie, le vol, le meurtre. De là découle l'autorisation religieuse et morale du parjure, la religion talmudique du «Mensonge légal.» Tous les penchants naturellement égoïstes sont renforcés par cette «moralité» tolérante. Alors que, chez presque tous les peuples du monde, les idées morales et religieuses barrent la route à l'arbitraire purement instinctif et à la licence effrénée, chez les Juifs c'est l'inverse !

Exegi monumentum aere perennius

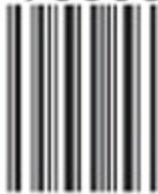


1938 - 2020
Édition originale
non censurée

ISBN 978-1-64858-782-5



90000



9 781648 587825